

Christelle Dumarchat

# L'ÉVEIL

Les Enchanteresses Tome II

Roman de Fantasy

*Atramenta*

# L'éveil

à P-A

*Ils ont réussi à passer, et ils sont partout maintenant.*

*Je les sens.*

*Qu'attends-tu pour me sortir de là ?*

*Lucie, appelle-moi.*

*Je sais que tu es ici.*

*Vous allez avoir besoin de moi.*

*La menace se fait de plus en plus précise.*

*Lucie, appelle-moi.*

*Éclaire les Ténèbres !*

I

## Chapitre 1 : Une maison

Ouf, enfin la fin de la journée !!

Lucie tomba lourdement sur son vieux canapé clic-clac, et elle étendit ses jambes devant elle avec un grand soulagement.

Elle était bien.

Pour le moment, le reste de la peinture de la chambre attendrait ! De toute manière, il fallait qu'elle se couche tôt sinon elle serait beaucoup trop fatiguée, car demain, deux groupes d'enfants étaient prévus à la bibliothèque. Elle devait être en forme !! Les lectures de contes pouvaient parfois se révéler bruyantes et mouvementées ! Même si cette période estivale était plus calme en général, ce partenariat avec le centre de loisirs permettait de donner un peu de vie à la bibliothèque, et c'était ce côté de son travail qu'elle appréciait le plus : partager sa passion des livres.

Elle respira un grand coup, comme à chaque fois qu'elle était stressée ou fatiguée, et ferma les yeux quelques instants.

Après ce court laps de temps de repos bien mérité, elle se leva et se dirigea vers la vieille cuisine de la maison de ses grands-parents.

Enfin, elle devait plutôt dire maintenant : sa maison !

Sur le pas de la porte, elle observa tout autour d'elle, tâchant de regarder cette pièce d'un œil neuf.

Elle avait décidé de la préserver dans son caractère ancien, espérant ainsi garder une part de ses souvenirs d'enfance intact. Et puis, il y avait tant de choses qui se dégageaient de cette pièce. Dès lors, elle s'était juste

contentée d'y mettre l'électricité aux normes actuelles, comme dans une grande partie de la demeure. Bien sûr ses robots ménagers, disposés sur une des vieilles étagères en bois, bordées d'une dentelle crochetée par sa grand-mère – trouvée dans un des tiroirs –, ajoutaient une touche incongrue de modernité sur les murs repeints en jaune clair afin de redonner à cette pièce chaleureuse toute sa luminosité, mais cela ne suffisait pas à enlever à cette demeure de plus de trois siècles, aux murs épais, son véritable cachet. Le mur de gauche était occupé, pour une grande partie, par une grande cheminée en pierres apparentes, avec une cuisinière installée à l'intérieur, qu'elle comptait bien de nouveau utiliser cet automne et cet hiver, comme elle l'avait fait à la fin de l'hiver dernier. Sur son linteau étaient posés les vieux pots en fer émaillé employés pour mettre le sel et les autres condiments de sa grand-mère. Elle avait remplacé l'antique gazinière qui se trouvait dans un coin, par une plus neuve avec une plaque et un four électrique. De toute façon, l'installation d'une cuisine aménagée n'était pas envisageable dans l'état actuel de ses fiances, alors autant conserver ce genre de commodité ! En tout cas, elle avait toujours connu la maison ainsi : elle dégageait un tel charme, une telle douceur de vivre, et il y avait cette atmosphère qui réveillait tellement de réminiscences très douces en elle. Trop de changements risquaient détruire cela.

Pour la même raison, elle avait conservé le vieux bac en pierre toujours alimenté par une source disposé à un des angles de la pièce. Celui-ci servait d'évier à sa grand-mère, même si elle avait mis à côté un évier plus moderne avec une arrivée d'eau potable, en même tant qu'elle avait fait installer la salle de bain. Dorénavant, Lucie ne s'en servait que pour arroser ses plantes, et, à l'intérieur, elle avait placé une fougère qui y captait avec beaucoup de bonheur la lumière du soleil distillée par une fenêtre à petits carreaux située au-dessus. Il y en avait une autre sur le mur d'en face qui donnait sur la route. Toutes deux avaient des rideaux blancs neufs ornés de motifs champêtres. Des vieilles tomettes carrées étaient disposées au sol, et comme elles étaient encore en très bon état, Lucie les y avait laissées.

En ce qui concernait le mobilier, il y avait de chaque côté de la porte deux grands buffets au bois sombres, qu'elle avait nettoyé et ciré, qui contenaient toujours toute la vaisselle de sa grand-mère. Par manque de temps elle n'avait pas pu y faire de tri, et il s'y trouvait encore beaucoup de vieilles choses. D'ailleurs, elle n'hésitait pas à se servir des vieilles

casseroles. Elle était toujours stupéfaite par leurs nombres, ainsi que par celui des grandes marmites, en fonte ou en cuivre, que ces armoires pouvaient renfermer. Elles étaient toutes d'une grande propreté, comme neuves, comme si elles n'avaient jamais servi, alors que Lucie était certaine qu'elles avaient toutes eu un emploi réservé, sans savoir d'où lui venait cette certitude.

Elle se dirigea vers la petite table en noyer. Trouvée sous l'appentis en très bon état, elle l'avait transportée dans cette pièce après en avoir enlevé la poussière. Une fois revernie, elle l'avait recouverte d'une nappe fleurie de brins de lavande, et elle l'avait placée près de l'évier. Elle y prit les légumes ramassés le matin dans le jardin. Après les avoir lavés à l'évier, elle s'installa à la grande table de bois qui se trouvait au milieu de la pièce pour couper ces légumes : les tomates-cerises, d'un beau rouge vif, poussées toutes seules, étaient superbes – le buisson touffu constitué de ces petits plants semblait donner toujours plus après chaque cueillette –, et les cornichons bien grossis faisaient des concombres très convenables malgré leur amertume.

Il était temps que ce jardin retrouve quelqu'un qui s'en occupe, car la végétation composite y faisait ce qu'elle voulait ! Lucie avait pu y trouver toutes sortes de plantes qu'elle ne connaissait pas : il était vrai que sa grand-mère était passionnée par le jardinage. Le peu de fois où elle était venue ici pour voir ses grands-parents avec sa mère, enfant, elle se rappelait toujours de sa grand-mère Célia ou dans cette cuisine, ou dans ce jardin qui pour Lucie représentait un vrai capharnaüm végétal. Il n'y avait pour elle aucune organisation : les arbres fruitiers – qui avaient franchement besoin d'être taillés – côtoyaient des arbustes, des rosiers, et des légumes qui naissaient grâce aux graines qu'ils semaient eux-mêmes, les fleurs étaient partout omniprésentes, et d'ailleurs le printemps dernier, une gamme de couleurs infinie s'était révélée, et elle perdurait encore en cette fin d'été. En fait, depuis qu'elle résidait ici, elle avait réellement l'impression de vivre dans un jardin enchanté, car tout y croissait dans un désordre quasiment ingérable : plus elle passait de temps à le nettoyer, moins cela se voyait. Cela était vraiment incompréhensible ! Cet endroit ne semblait pas non plus souffrir de la chaleur estivale : tout était verdoyant, les couleurs des fleurs étaient éclatantes, alors qu'elle n'arrosait jamais. Il fallait qu'elle en parle à son cousin Éric : en tant que paysagiste, il pourrait lui être de bon conseil.

Laissant là ses pensées, Lucie finit d'accommoder ses légumes pour une salade avec un peu de ciboulette et de sauge, qu'elle incorpora dans une vinaigrette, puis elle rajouta une petite cuillère de moutarde à l'ancienne pour donner plus de goût. Elle mit le couvert et elle s'attabla devant son assiette avec une tranche du rôti de bœuf froid qui lui restait d'hier. Elle n'alluma pas la petite télévision qu'elle avait placée sur une petite étagère, dans un coin, préférant le calme et le silence, profitant des bruits extérieurs propres à la nature : bourdonnements, chants, meuglements lointains. Des bruits très rassurants et apaisants, propres à la fin d'une journée, lorsque le jour baissait, portés par un souffle d'air en même temps que de très doux parfums.

Une fois son repas achevé, elle disposa les couverts dans l'évier – la vaisselle pourrait attendre demain ! – et elle alla vers la salle de bain prendre une douche afin d'enlever la peinture qui s'était nichée dans ses longs cheveux châtain, malgré le foulard qu'elle avait porté pendant ce travail. Dès qu'elle le pourrait, il faudrait qu'elle aille faire un tour chez le coiffeur pour en faire couper les pointes !

Elle regarda par le biais du miroir autour d'elle. La salle de bain avait été une des dernières pièces qu'elle avait rénovée, et elle était assez satisfaite de ce qu'ils y avaient fait le week-end dernier avec ses amis.

Ils n'avaient pas touché aux vieux carreaux de faïence bleu qui ornaient les murs, car, même s'ils faisaient un peu vieillot, ils étaient encore en très bon état, ainsi que les joints, alors elle n'avait pas trouvé que cela en valait la peine ! Ils avaient juste remplacé la vieille robinetterie défaillante, changé le lavabo et le bac à douche blancs pour un ensemble marron clair donné par son amie Sarah qui avait refait sa salle de bain peu de temps avant, ainsi que des meubles en pin qui se fondaient bien avec le reste de la décoration. Ils avaient aussi repeint la porte côté intérieur et le plafond en blanc cassé. Avec le bleu d'avant, elle avait l'impression d'être dans un aquarium ! De même, les vieux carreaux verts très clairs qui recouvraient le sol avaient été nettoyés à fond, car ils avaient visiblement beaucoup soufferts des fuites d'eau à répétition, et bien sûr du fait que la maison soit restée sans habitants pendant une dizaine d'années.

Le notaire qui s'était occupé de la succession de ses grands-parents, l'avait cherché pendant longtemps, et cet héritage avait été une heureuse surprise, arrivé au moment où il fallait. Mais avec son salaire de bibliothécaire, elle ne pouvait pas non plus se permettre de faire trop de

frais. Ses économies étaient déjà pas mal égratignées par le peu de rénovations nécessaires qu'elle avait dû y effectuer afin de la rendre habitable, ou, du moins, plus confortable. Dans l'immédiat, son salut résidait dans la peinture ou dans d'autres rafraîchissements. Elle verrait plus tard pour l'isolation, ou d'autres travaux de plus grandes envergures...

Cette douche ne fut pas du luxe, car elle en sortit aussi les muscles moins ankylosés, et surtout sans aucunes traces de peinture ! Une fois n'était pas coutume, elle se sécha les cheveux avec le sèche-cheveux que lui avaient offert ses amis quand elle était étudiante et qui devait servir au moins une fois par an ! Pas question que demain elle ait une chevelure hirsute !

Puis elle se rendit dans le salon pour dormir sur le canapé. L'odeur de peinture dans la chambre était encore trop forte : elle aurait vraiment du mal à avoir un sommeil reposant si elle y restait, même en laissant la fenêtre ouverte. Elle se glissa sous le vieux plaid au crochet qu'elle avait fait il y a quelques années – c'était une des choses que lui avaient apprises sa grand-mère lors d'un de ses derniers séjours –, fatiguée par ce week-end de travaux, mais comme elle avait prévu de finir le plus gros avant l'hiver, elle ne pouvait pas laisser les choses telles quelles, et elle devait profiter de tous les moments libres dont elle disposait.

La fin de semaine prochaine, ses amis devaient revenir avec son grand-père maternel pour refaire les peintures de toutes les fenêtres et des volets. C'était encore un grand moment de travail commun !

Mais cette maison était tellement facile à vivre. Tout se trouvait au rez-de-chaussée, avec un grand grenier aménageable, mais qui avait besoin d'un important nettoyage, et surtout d'un tri très sélectif. Il y avait aussi ce grand jardin de presque deux hectares, alimenté par la source et une petite *croû* où flottait du cresson sauvage, bordée de deux saules pleureurs. Juste à côté de la maison, une vieille grange encore en très bon état y était construite : on y voyait le vieil atelier de son grand-père, de la paille, des outils de jardins, une tondeuse qui fonctionnait encore, et beaucoup d'autres objets hétéroclites. Lucie en avait d'abord dégagé une grande partie, occupée par un fatras d'objets inutiles et une vieille charrue au soc usé, afin de faire de la place pour sa petite voiture bleue. Elle était devenue un garage très pratique, même s'il n'y avait aucune porte.

Les toitures de la grange et de la maison étaient encore bonnes, et comme il y avait eu quelques épisodes pluvieux depuis qu'elle y habitait,

elle avait pu demander à son oncle – qui était maçon – de remanier les coins problématiques. Ainsi, elle savait qu'elle pouvait dormir tranquillement en ce qui concernait ce sujet.

Avoir des amis bricoleurs et une famille manuelle pouvait se révéler très utile ! Le printemps doux et cet été chaud permettaient aussi de grandes tablées à l'extérieur, devant la porte, sous la vieille tonnelle recouverte de vigne vierge et d'une belle glycine, qui rendaient ces travaux encore plus conviviaux.

Couchée sur son vieux canapé, Lucie se rendait compte qu'elle s'attachait de plus en plus à cette maison. Cet héritage inespéré et surprenant était une très bonne chose : la maison avait été bâtie dans un village qui se trouvait à proximité de la ville où elle travaillait, avec quelques commodités comme la poste, une boulangerie et une épicerie, et elle se trouvait dans un lieu serein, au bout d'une route peu passante qui prolongeait une des rues du village. Elle était quand même beaucoup plus agréable à vivre que le petit appartement situé dans une rue très passagère et très bruyante où elle vivait avant et qu'elle louait d'ailleurs très cher, avec cette vieille chaudière qui faisait du bruit toutes les nuits, résonnant très désagréablement dans les chauffages, sa salle de bain qui avait la taille d'un timbre-poste, et la grande pièce qui servait à tout, mais si mal aérée qu'elle n'aimait pas y rester.

Ici, elle avait le bon air, le calme, même si la maison n'était pas très moderne. Les voisins les plus proches habitaient le vieux château qui surplombait la colline, mais elle ne les avait jamais rencontrés alors qu'elle résidait ici depuis le mois de février, et sur eux courraient beaucoup de bruits qui la rendaient curieuse. De plus, plus bas, il se trouvait une ferme et ses dépendances. Après in trouvait une rue qui menait au village. Autant dire qu'elle était quasiment seule, mais c'était une solitude qui n'avait rien de gênant. Du reste, son vieux chat s'y trouvait très bien, et s'y était très bien adapté.

Il passait ses nuits dehors tant qu'il faisait doux, alors qu'il avait toujours vécu en appartement. Ce chat, elle l'avait découvert errant un jour, puis recueilli, et elle n'avait jamais regretté ce geste à cause de son caractère sociable et paisible. Ici, il s'était installé dans la paille de la grange, et s'était découvert des talents de chasseur. Il était redevenu le vieux chat de gouttière qu'il avait dû être dans sa jeunesse, et dans cet endroit il trouvait de saines occupations à profusion !

Seul le chant du coq et le pépiement des oiseaux troublaient le matin... C'était si différent des disputes incessantes de ses voisins d'avant, des klaxons et des bruits de voitures. Surtout qu'à l'époque elle habitait au premier étage ! Plus de pollution, mais le parfum des fleurs, le réveil avec le chant des oiseaux, des craquements qui devenaient de plus en plus familier et de plus en plus rassurants, et puis cet attachement qui se renforçait pour ce lieu...

En fait, elle avait la certitude que sa place était ici et nulle part ailleurs. Cette maison était si protectrice, sans qu'elle sache pourquoi.

## Chapitre 2 : D'étranges voisins

Une semaine avait passé...

Le week-end de travaux avait été plus que prolifique : les choses avaient beaucoup avancées...

Comme Lucie finissait plus tôt ce jour-là, elle alla ramasser dans le jardin des framboises qu'elle avait vu dernièrement, lors d'une tentative de débroussaillage. Avec un vieux panier en osier qu'elle avait trouvé dans la grange, elle se dirigea vers le fond de la propriété, pour arriver rapidement à un petit groupe d'arbustes. Les framboises étaient superbes, d'une jolie couleur soutenue, d'une belle taille, bien mûres, et elles poussaient en abondance.

Elle commença sa cueillette, paisiblement, en fredonnant doucement, faisant attention afin d'éviter les griffures. Elle voyait avec plaisir le panier se remplir de plus en plus, pensant aux confitures qui allaient en découler.

Tout à coup, elle entendit une voix derrière elle :

— Vous savez que vous êtes sur une propriété privée ?

Elle se retourna, manquant lâcher son panier face à l'intonation chargée de colère de cette voix, et aussi à cause de la surprise : elle n'avait rien entendu venir. D'où venait-il ?

— Pardon ! s'exclama-t-elle.

Avec étonnement, elle dévisagea l'homme qui se tenait en face d'elle : grand, châtain, les yeux noirs, ici très durs. Elle reconnut rapidement l'un

des voisins qui vivaient dans le château, l'ayant vu souvent passer devant chez elle dans sa voiture. Il était vêtu d'une chemise vert clair et d'un pantalon de lin noir très bien coupé, beaucoup trop bien habillé d'ailleurs pour se trouver dans un jardin. Elle nota aussi que ses chaussures en cuir n'avaient aucunes traces de terre dessus, alors que ses tennis en étaient couverts en raison de la pluie de ce matin qui avait rendu le sol plus meuble. À côté de lui, elle se sentit momentanément mal à l'aise avec sa vieille chemise qui portait des traces de peintures, et son jean élimé et effiloché sur le bas des jambes. Sans compter ses vingt centimètres de moins !

— Vous êtes sur une propriété privée, et je ne pense pas que vous ayez demandé l'autorisation de cueillir ces fruits, dit-il, montrant d'un geste de la main coupant son panier rempli à moitié, avec une intonation toujours coléreuse.

— Je ne vais pas demander pour quelque chose qui m'appartient, rétorqua-t-elle, ayant un peu récupéré de son assurance, montrant ainsi son agacement face à cette attitude péremptoire.

— Mais qui êtes-vous pour affirmer une telle chose ? demanda-t-il avec cette fois-ci de l'amusement dans la voix.

— Lucie Miramond. Et j'habite ici, répondit-elle en lui montrant du doigt la maison aux tuiles de gironde que l'on pouvait voir en contrebas.

— Je vois. Vous avez bien dit Miramond ? répliqua-t-il, guettant une confirmation.

— Oui.

À cet instant, il sembla à Lucie apercevoir dans le regard de son mystérieux interlocuteur une lueur étrange, et celui-ci la fixait comme s'il cherchait à savoir si elle lui cachait quelque chose, si elle ne mentait pas, mais pas seulement en observant son visage, ou son comportement. En effet, elle eut l'impression qu'il s'insinuait directement dans son esprit, tout en restant immobile. Une tension latente apparut chez Lucie. Cela fut très furtif, car l'homme retrouva une attitude plus normale rapidement, et Lucie se sentit comme libérée, même si elle n'arrivait pas à savoir de quoi. La tension parut s'atténuer lorsqu'il reprit la parole en lui expliquant, d'un ton beaucoup plus avenant :

— Eh bien, sachez que les limites de votre propriété s'arrêtent à peu près à ce vieux chêne.

Il désigna de la main le grand chêne plus que centenaire au tronc nouveau qu'elle affectionnait tant.

Lucie ressentit de nouveau une modification dans l'atmosphère, mais dans le sens d'un retour à la normale cette fois-ci. Mais elle n'eut pas le temps de s'interroger plus sur ce phénomène, car elle fut surprise par cette réponse :

— Et oui, vous êtes ici chez nous, observa-t-il en voyant son air étonné. Je suis Alban d'Astérie : nos deux propriétés se touchent.

— Alors je m'excuse, je vais rentrer chez moi. Puis-je garder quand même ma récolte ? questionna-t-elle en désignant le panier.

— Oui, évidemment, et vous pouvez même continuer à en cueillir d'autres. Vous êtes notre voisine, et je me rappelle que Célia Miramond ne se gênait pas pour faire de même. De toute façon, elles vont se perdre sinon. Vous allez en faire quoi ? demanda-Alban avec beaucoup d'urbanité dans la voix.

— Des confitures, tout simplement. Merci, je vais achever ma cueillette, et la prochaine fois je vous demanderais avant. Excusez-moi encore. Je pensais réellement que j'étais chez moi. Et puis ces fruits étaient tellement tentants ! Je trouvais dommage de les laisser se perdre. Il est exact que je ne connais pas encore très bien les limites de mon jardin : il est encore très sauvage. J'ai du mal parfois à discerner ce qui est bon de ce qui est mauvais, et tout y pousse avec un si grand foisonnement ! En voyant ces framboises de loin, je me suis dit que cela ferait une pause après mon travail, et que je pourrais en faire quelque chose d'agréable. Je vais finir au plus vite, et ne pas vous gêner plus que cela.

— En effet, cela fait longtemps qu'il est à l'abandon. Donc, vous appartenez à la famille de Pierre et Célia Miramond ? s'enquit-il avec intérêt.

— Je suis leur petite-fille, et l'année dernière, j'ai appris, que j'avais hérité de cette maison.

— Comment !

Lucie crut voir une certaine pâleur apparaître soudainement chez le jeune homme, et dans son intonation elle put desceller une réelle surprise.

Malgré tout, elle poursuivit :

— Oui, visiblement le notaire qui s'occupait de la succession a eu du mal à me retrouver... Cela a pris une bonne dizaine d'années, pourtant je porte le même nom. Mais il n'y avait aucunes traces chez mes grands-parents de mon existence, ce qui est étrange, car je me rappelle très bien les photos que prenaient mon grand-père, et d'autres choses, un portrait de moi avec mes parents sur la cheminée entre autre.

Elle respira, puis reprit la conversation.

— Ils n’avaient pas fait de testament non plus. En plus, nous avions déménagé entre-temps... Ce qui n’a pas facilité la recherche... Enfin, lorsque j’ai appris que j’avais hérité de cette maison, comme je travaille dans la ville voisine, j’ai pensé que je pouvais m’y installer. Il y a beaucoup de travaux à faire, mais la maison est habitable. Et j’y réside depuis la fin de l’hiver dernier. Alors... Par contre, je préfère vous prévenir du fait que les clôtures ne sont pas ma priorité : je vais d’abord m’occuper de la maison.

— Ce n’est pas un souci.

Alban semblait vraiment perturbé par ce qu’elle venait de lui dire, et il la laissa sur quelques paroles de bienvenu, mais qui semblaient sonner faux, car elles étaient prononcées de manière mécanique.

Elle le regarda se diriger à grands pas vers le château, et lorsqu’elle le vit disparaître derrière les arbres, elle revint à sa récolte qu’elle poursuivait, mais plus rapidement.

En dehors du fait qu’elle le trouvait séduisant – il y avait quelque chose de particulier qu’il dégageait qui ne la laissait pas indifférente – l’attitude si changeante d’Alban lui semblait franchement très étrange, et même si elle avait entendu pas mal de rumeurs sur cette famille ancienne qui résidait dans la vaste demeure sur la colline proche, elle se sentait assez déconcertée par le comportement qu’il avait eu à son égard. Et surtout, comment avait-il fait pour arriver près d’elle avec un si grand silence ? Alors que lorsqu’il était parti, elle avait pu entendre le crissement des graviers sous ses pieds, le bruit de ses pas avait même résonné dans le bois, sur une distance assez importante.

Elle laissa ces questions en suspend pour plus tard afin de terminer sa récolte, puis elle rentra : elle ne nettoya pas les fruits afin de ne pas leur enlever trop de saveur, et puis la légère pluie matinale avait déjà bien œuvré dans ce sens. Elle les pesa sur la vieille bascule romaine qui était encore très juste, en passant dans la grange, puis elle se rendit dans la cuisine pour les verser dans une des anciennes bassines en cuivre de sa grand-mère, avec la bonne quantité de sucre, et elle commença la cuisson. Pendant celle-ci, elle se prépara à manger, et fit un peu de ménage, même si cette rencontre était toujours dans son esprit.

D’après ce qu’elle avait entendu dire à leur sujet, cette famille demeurait depuis très longtemps dans ce pays, car ils étaient propriétaires du château depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle, mais ils ne se mêlaient pas trop aux

gens du village, même s'ils n'étaient pas pour autant snob ou méprisants. On disait aussi que ce château cachait beaucoup de secrets et peu de gens avait eu l'opportunité d'y pénétrer. Le personnel qui y travaillait n'appartenait pas au village, ni aux alentours, et au demeurant ils faisaient leurs courses plutôt à la ville. On les voyait pour certaines occasions mais sans plus. Les fils avaient une réputation d'oisiveté et de profiter de la vie, ne se mêlant pas avec les gens du coin. Alors le fait qu'Alban lui ait parlé était assez surprenant en soi, même si elle comprenait ce qui en avait produit l'initiative.

Décidément, depuis qu'elle était arrivée, il y avait beaucoup trop de questions qui restaient sans réponses, beaucoup trop d'impressions, de sensations...

Enfin...

Elle vérifia la cuisson sur une cuillère en bois, observa la goutte se figer rapidement, puis elle remplit les pots qu'elle avait trouvés il y avait quelques jours au fond de la grange – il y en avait plusieurs caisses de bois pleines –, et qu'elle avait nettoyés et rangés sur les étagères qui se trouvaient à côté du vieux bac en pierre de la cuisine.

Elle se promit d'en apporter deux pots demain à ses voisins, afin de voir un peu mieux qui ils étaient, et de les remercier. Après tout, elle pouvait prendre cette excuse pour faire une visite amicale ! Elle connaissait déjà assez bien les Gomez, les agriculteurs propriétaires de la ferme voisine, chez qui parfois elle allait acheter des œufs ou encore apporter des livres à la vieille arrière-grand-mère, une dame qui lisait beaucoup mais qui ne pouvait plus se déplacer. Néanmoins les d'Astérie restaient un vrai mystère. Cette rapide entrevue avait réellement aiguisé sa curiosité !

Après avoir mangé son omelette, elle s'installa dans la grande pièce qui faisait office de salle à manger, de salon et d'entrée, puisque la porte principale y ouvrait directement. Grâce aux trois fenêtres à petits carreaux, c'était une pièce où il faisait bon vivre, même si, pour le moment, le jour déclinant, son côté lumineux était moins perceptible. À part un coup de peinture, et l'apport de ses meubles, elle était restée telle qu'elle l'avait trouvée lorsqu'elle y était rentrée.

Ce qui lui plaisait le plus, c'était l'immense cheminée de pierre, avec son grand *cantou*. On pouvait y voir gravé dans la pierre de la hotte une scène vraiment particulière : un grand dragon crachant du feu était entouré d'un livre à sa droite et d'une coupe à sa gauche, avec des plantes tout

autour, sur un fond arboré. Elle ne comprenait pas ce que cette représentation signifiait, et encore moins pourquoi elle était là, mais elle la gardait bien visible. Elle avait même demandé à son oncle d'en rajeunir les joints et les pierres pour qu'elle soit mieux mise en valeur. De toute façon, elle l'avait toujours vue, et quand elle venait enfant rendre visite à ses grands-parents, ce dragon la fascinait, car on pouvait y discerner une grande précision dans le détail : il semblait presque vivant, prêt à intervenir à tout moment. Le linteau « brodé » d'étoiles stylisées, la complétait très bien. Maintenant qu'elle avait nettoyé, de la suie et de la cendre accumulées, les vieux chenets étincelants, qui se trouvaient toujours disposés sur la plaque en fonte recouvrant le fond de l'âtre un peu surélevé, entouré de briques rouges, elle avait encore plus d'allure. Elle ne s'était pas encore attaquée à la plaque du fond, mais elle envisageait de la faire prochainement, avant d'y allumer un feu. Ce dragon se rencontrait aussi, mais beaucoup plus petit dans un coin en bas de la cheminée de la cuisine, derrière la cuisinière.

Sur les vieux carreaux, similaires à ceux de la cuisine, se trouvait une grande table en chêne, et de lourdes chaises anciennes l'entouraient. Elle appartenait à ses grands-parents, et Lucie avait placé dessus un bouquet qu'elle faisait au mieux pour le changer le plus souvent possible, profitant des richesses florales du jardin. Dans un coin, sa télévision était placée sur une table basse avec son vieux canapé en face, à côté des deux fauteuils voltaire qui étaient déjà là. Dans la bibliothèque, qui remplissait le pan de mur entre la porte de la cuisine et celle qui menait aux autres pièces, puisque cette pièce centrale desservait les autres, elle avait rajouté ses livres. Le vieux bureau en merisier avait été déplacé dans un autre coin, à côté d'une de ses étagères, où elle avait mis des papiers, et le reste de ses livres. Beaucoup de choses furent enlevées sur les murs lorsqu'elle les avait repeints dans cette jolie teinte écru, et dorénavant n'étaient plus accrochés que ses reproductions préférées : « Champ de coquelicots » de Monet, « Jeux d'enfants » de Breughel et « Les tournesols » de Van Gogh, qui donnaient à la pièce de jolies touches colorées et plus personnelles.

Ce qui la surprenait encore, c'était qu'après dix ans d'inoccupation, cette maison – à part la poussière qu'elle y avait trouvé en rentrant – se soit aussi peu détériorée, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il n'y avait eu aucune présence intempestive, alors qu'elle était quand même éloignée de tout. Lucie se rappela alors ce qu'elle avait ressenti quand elle avait glissé la clef dans la serrure du portail d'entrée, puis de la maison

lorsqu'elle y était venue avec le notaire pour en prendre possession. Elle avait perçu comme des fourmillements sous la peau, et aussi une immense impression de bien-être, et la certitude d'être effectivement chez elle. En fait, cette maison lui donnait la sensation qu'elle y était attendue, sans trop savoir pourquoi, mais, de toute façon, depuis qu'elle demeurait là, elle était sûre d'une chose, c'est qu'elle y était heureuse. Autant que lorsqu'elle était enfant, avant le drame...

Mais elle évacua vite cette idée de son esprit, c'était si loin...

La jeune femme s'installa confortablement devant la télévision, puis une fois le film achevé, elle alla se coucher. Avant de s'endormir, elle repensa à cette singulière rencontre. Mais la fatigue finit par gagner, et le sommeil l'emporta.

Elle se réveilla bien reposée, et après avoir pris une douche rapide et bu son chocolat accompagné d'une brioche, elle décida d'aller apporter les pots de confitures à ses voisins. Après tout, autant battre le fer tant qu'il était chaud ! Elle sortit de la maison, en fit le tour puis entra dans le vaste jardin.

Après l'avoir traversé, elle atteint très vite les framboisiers, et elle continua jusqu'à la grande maison, traversant un petit bosquet avec des allées bien tracées. Elle aperçut même des arbres fruitiers entre les bouleaux, les chênes, et les châtaigniers, avec quelques touches blanches données par des églantiers qui donnaient à ce lieu un caractère sauvage, avec les fougères, le lierre et la mousse qui en tapissaient le sol, mais de manière désordonnée, formant un contraste avec l'agencement du reste. À cette heure, une odeur d'humus se dégageait de la terre et flottait dans l'air : il y avait vraiment une différence entre les deux propriétés ! Puis elle atteignit le vaste parc à la française, très bien entretenu, avec ses massifs de fleurs qui alternaient avec des grandes places de pelouse verte. Il y avait aussi parfois une note discordante avec des endroits intentionnellement laissés à la nature, avec des roses trémières et des dahlias qui poussaient sans aucun ordre, ainsi que d'autres fleurs qu'elle n'identifia pas. De ce lieu, on pouvait apercevoir un grand lac miroitant sous la lumière matinale du soleil.

Elle s'attarda pour observer le paysage avec attention : au milieu du lac, il y avait une petite île sur laquelle était construit un bâtiment de pierre à l'architecture vraiment hétéroclite ! La toiture était celle d'un temple japonais, la marquise reposait sur des colonnes à l'allure classique,

et le reste était constitué, du moins d'après ce qu'elle pouvait en voir d'aussi loin, de murs sans aucunes ouvertures. Il était possible d'y aborder grâce à un petit ponton de bois, et l'on pouvait voir le même plus grand au bord du lac, avec une barque à côté. Au même endroit il y avait un auvent qui permettait sans doute de ranger l'embarcation l'hiver, ou lors de périodes de mauvais temps.

Le parc était vraiment immense, si l'on y ajoutait le bois environnant ! Mais d'un très bel entretien.

Elle se remit en marche, et elle parvint à la grande cour gravillonnée qui entourait la maison, après être passée par une porte voûtée au milieu du petit muret en pierre qui entourait partiellement la vaste demeure, en l'isolant du parc.

Puis, après être montée jusqu'au seuil par le grand escalier à doubles révolutions, elle frappa à la grande porte à deux battants, en bois, très ancienne, mais aussi fort belle. Au centre, il y avait un heurtoir représentant une tête d'aigle dont la serre formait le marteau. Au milieu du chambranle qui la surmontait, étaient peintes des armoiries anciennes constituées d'un aigle noir aux ailes déployées sur un fond bleu, avec dans un coin une étoile à cinq branches. Les teintes en étaient si vives, que Lucie se douta qu'elles devaient être redessinées depuis peu. Sur la porte, il y avait de très belles moulures qui reproduisaient des oiseaux en envol au-dessus d'étoiles. Elle put même apercevoir une lune pleine gravée dans un coin. Elle la regarda avec beaucoup d'attention tellement cette représentation semblait réelle. Les oiseaux étaient exécutés avec une si grande justesse qu'ils paraissaient vrais.

Cela la troubla tant qu'elle ne vit qu'au dernier moment l'un des lourds battants s'ouvrir, laissant la place à Alban. Comme hier, il était vêtu avec beaucoup d'élégance, mais son allure semblait beaucoup plus chaleureuse.

Quand il la vit, il ne sembla pas très surpris.

— Bonjour... Je suis passée par chez moi, en traversant par le jardin, dit Lucie pour lui expliquer son arrivée impromptue.

— Bonjour ! Oui, je sais, je vous ai vu traverser le parc... Que nous vaut la joie de votre visite ? rétorqua-t-il avec un grand sourire.

— Ah !! Bien... Pour vous remercier de m'avoir laissé cueillir ces fruits, je vous apporte ceci, se justifia-t-elle malgré son incertitude, ne sachant pas du tout que faire, en sortant les deux pots de confitures de la poche, et en les lui tendant.

Le regard foncé d'Alban s'illumina :

— Merci ! Mon père les apprécie beaucoup ! Et il appréciera encore plus ce geste. Il n'est pas disponible pour le moment. Mais je pense que dès qu'il le pourra, il vous remerciera à sa façon, ajouta-t-il en prenant les deux pots.

Lucie fut un peu étonnée de cette allusion à son père : elle avait entendu dire que cela faisait longtemps que l'on ne l'avait pas vu. C'était un homme qui avait la réputation d'être beaucoup plus discret que ses deux fils, et connu pour sa très grande érudition.

— Pour le moment, entrez. Je vais vous offrir un café, continua-t-il.

— Merci, mais je n'ai pas le temps. Je dois ouvrir la bibliothèque à dix heures, aussi je vais rentrer chez moi.

— Ah ! Alors ce sera pour une autre fois. Je vais tout de même vous raccompagner.

Il referma la porte derrière lui, mais Lucie l'arrêta d'un geste :

— Non, inutile. Je vais repartir par le même chemin. Merci encore...

Et elle recula d'un pas.

Elle avait bien sûr menti, mais surtout, ne sachant pas pourquoi, elle ne se sentait pas encore prête à entrer dans ce lieu : les fourmillements qu'elle avait ressentis lorsqu'elle avait ouvert sa maison étaient inexplicablement revenus mais avec encore plus de puissance. C'était vraiment déstabilisant. Elle ne comprenait pas ce qui se passait en elle, car elle sentait au plus profond d'elle comme une chaleur qui semblait vouloir éclore, et aussi un malaise qui croissait, sans qu'elle en connaisse les raisons. Après tout l'attitude d'Alban était très amicale : pourtant, elle eut fugacement une sensation de peur.

Elle fit de nouveau un pas en arrière, et bredouillant des paroles d'au revoir, elle descendit les escaliers assez rapidement une fois dans la cour. Elle se retourna pour faire un mouvement de la main : Alban était toujours à côté de la porte, mais la chaleur de son accueil de tout à l'heure semblait partie. Il la regardait étrangement : comme dans le jardin hier, elle avait l'impression qu'il cherchait à pénétrer dans son esprit, à comprendre ce qui s'y passait, à découvrir elle ne savait quoi. Elle sentit son regard posé sur elle pendant tout le temps que dura sa traversée de la cour, puis jusqu'à ce qu'elle passe la petite porte voûtée, et une fois que cette porte fut derrière elle, la jeune femme ne ressentit plus cette fraîcheur, mais tout redevint comme précédemment. Ses battements de cœur revinrent de nouveau normaux, et elle n'eut plus cette sensation d'oppression. De manière incompréhensible, elle avait vraiment eu le sentiment que malgré

l'invitation sincère d'Alban, elle n'était pas la bienvenue dans cette habitation : elle avait réellement éprouvé une impression de peur au moment de rentrer dans le château.

Elle repassa par le parc, puis par le bosquet, se sentant toujours observée de loin, mais n'osant pas se retourner pour vérifier. Elle rentra chez elle, le plaisir de cette journée un peu gâché, mais retrouvant avec gratitude la sécurité de sa maison qui lui conféra une fois à l'intérieur un effet d'apaisement.

Lucie décida quand même, sans comprendre d'où cette idée lui venait, de s'éloigner de chez elle, comme si elle allait effectivement travailler : elle se changea pour prendre un pantalon noir d'un tissu fluide très agréable et une blouse kaki en lin, à la place du vieux jean et de la vieille chemise qu'elle portait avant, puis elle se prépara un rapide pique-nique. Elle prit ses clés, ferma la maison, et partit avec sa voiture en direction de la ville.

Sachant que la route était visible du château, elle continua sur une certaine distance, ensuite elle bifurqua à une intersection en patte d'oie pour aller explorer les environs, voulant retrouver des lieux où son grand-père l'amenait parfois, pour pique-niquer tranquillement. Elle fit aussi une halte dans un des nombreux petits ports qui bordaient l'estuaire, prenant le temps de s'asseoir sur un des bancs disposés sur le bord, et observant les bateaux et aussi avec beaucoup d'amusement cette petite famille constituée de cette cane et de ses canetons qui semblaient guetter un morceau de pain éventuel.

Après ces moments agréables passés dans la nature environnante, elle se sentit plus sereine, loin de ces mauvaises sensations éprouvées plus tôt dans la matinée.

Puis elle se dirigea vers le supermarché le plus proche afin de faire des courses, et elle rentra chez elle à l'horaire habituel.

Elle ouvrit le portail pour garer sa voiture sous la grange, puis elle se rendit à la porte d'entrée, ses sacs de courses dans les mains. Et là, sur le seuil, elle trouva une enveloppe constituée d'un papier très épais, avec des armoiries dessinées dans le coin gauche, où son nom était écrit dans une belle calligraphie :

*Melle Lucie Miramond*

## Chapitre 3 : Une visite

Lucie rentra dans la maison, alla déposer ses emplettes sur la table de la cuisine, puis elle se dirigea vers la salle à manger pour lire cette lettre assise à la table. Elle décacheta l'enveloppe et en sortit un papier de belle qualité, d'un écre uni, pourvu de la même armoirie en haut gauche de la page : un aigle noir, les ailes déployées, posé sur une étoile à cinq branches. Elle la reconnut de suite, puisqu'il s'agissait de la même que celle aperçut sur le haut de la porte principale du château. Aussitôt elle chercha la signature. Au bas de la page, elle distingua un paraphe élégant, avec une calligraphie penchée et vive, et elle se plongea dans la lecture de la très courte missive :

*Mademoiselle,*

*J'ai été très touché par votre cadeau, très savoureux d'ailleurs, et par la présente je vous en remercie.*

*Notre famille a toujours eu des liens très étroits avec la vôtre et je souhaiterais que ces rapports de bon voisinage pérennisent. J'espère avoir l'occasion de vous rencontrer bientôt personnellement. Malheureusement, pour le moment, cela va être difficile.*

*Dans l'attente de cette entrevue, j'ai demandé à mon fils de déposer dans le petit local qui touche votre maison, un cadeau de bienvenue constitué d'un de nos meilleurs millésimes, et d'autres petites choses.*

*Meilleures salutations*

*Christophe d'Astérie*

Lucie laissa la lettre sur la table et sortit afin de vérifier. Elle se rendit vers l'appentis où elle trouva un petit carton posé sur le vieil établi qu'elle ouvrit pour découvrir à l'intérieur une bouteille de vin rouge, un pot de miel et un petit bouquet de fleurs séchées qu'elle reconnut comme étant des immortelles. Il y avait aussi un petit morceau de papier déchiré sur lequel elle put lire ceci :

*Je passerai ce soir, Alban.*

C'était un mot d'un grand laconisme, mais aussi très surprenant. Que lui voulait-il ?

Enfin, elle verrait bien. Pour l'heure, ce présent était très agréable, et elle avait vraiment envie de rencontrer ce vieil homme qui faisait beaucoup parler de lui, mais qui avait de si bonnes manières désuètes.

Elle prit le carton dans ses bras, puis elle l'apporta dans sa cuisine, et rangea les présents dans un des buffets dont elle avait dégagé une partie de la vaisselle qu'elle avait trié au cours de la semaine passée, afin de laisser trois étagères libres pour y mettre les aliments de premières nécessités, et ainsi avoir des réserves toujours sous la main. Elle disposa ensuite dans un vase les immortelles sur la table de la cuisine : elles étaient vraiment très belles, et leurs couleurs semblaient aussi vivaces que lorsqu'elles devaient fleurir.

En attendant donc la visite promise, Lucie continua son rangement : il y avait des assiettes ébréchées, et de vieilles choses dont elle n'avait aucune utilité, et elle les entreposa pour le moment dans la remise en attendant de les amener à la déchetterie. Ce faisant, ce début de soirée s'écoula rapidement : il y avait vraiment beaucoup de choses anciennes dans cette maison ! Elle n'avait pas encore fait le tour de tout, les travaux passaient avant.

Sous le coup de dix-sept heures, elle entendit un crissement de pneus et un bruit de portière claqua devant chez elle. Puis ce fut le tintement de la

cloche en bronze, qui se trouvait sur un des deux piliers de soutènement du portail, en haut de la boîte aux lettres, qui résonna. Cette cloche, même si elle faisait parfois un peu kitsch, avec la vache qui la surmontait, Lucie l'avait gardée à cause de sa grande utilité, et puis elle y était très attachée, l'ayant toujours connue là.

Elle posa les bols qu'elle tenait dans l'évier, puis elle alla vers la porte d'entrée, qu'elle ouvrit afin d'inviter son visiteur, qui se tenait derrière le portail :

— Bonsoir ! Le portail est ouvert. Vous n'avez qu'à le pousser.

— Bien.

Il le poussa, et se dirigea vers elle.

Alban était vêtu, comme les autres fois qu'elle l'avait vu, avec beaucoup d'élégance, d'une chemise blanche et d'un pantalon de toile bleue marine, à la coupe parfaite. Sa voiture de sport décapotable, gris métallisé clair, étincelait sous le soleil derrière le portail. Elle reconnut une des voitures qu'elle avait déjà pu apercevoir passer sur la route.

Comme Lucie était restée sur le seuil de la porte, constitué d'une vieille pierre usée par les passages, il se pencha vers elle, et lui déposa une bise sur la joue, dans un geste surprenant par sa familiarité, alors que la jeune femme avait tendu la main.

— Bonsoir. Vous avez bien trouvé le colis, ainsi que mon mot ? lui demanda-t-il, souriant devant sa surprise, d'une voix très douce.

— Oui, et je vous en remercie. Entrez.

— Merci.

Il pénétra dans la salle à manger, et regarda autour de lui :

— Cette pièce n'a pas changé !

— Vous êtes déjà venu ici ! s'exclama-t-elle face à cette remarque assez étonnante.

Il tourna la tête vers la cheminée, alors que jusqu'à maintenant il la regardait, et dit avec hésitation :

— Oui... Mais j'étais petit...

— Ah !

Oui, bien sûr, elle savait qu'il devait avoir environ trente-cinq ans, soit un peu plus d'une dizaine d'années de plus qu'elle. Il avait donc pu effectuer une visite à ses grands-parents enfant, et ne jamais la croiser.

— Et je me rappelle très bien cette cheminée, poursuivit-il d'une voix plus assurée, la désignant du geste : ce dragon est vraiment fascinant, très beau ! Et vous avez refait les joints ?

— Oui, j'ai un oncle très doué, et en plus cela le met plus en relief !

— En effet ! Mais bon, je suis aussi venu pour vous parler.

— Installez-vous confortablement, dit Lucie, en lui montrant le canapé.

Il s'y assit sans façon, et lui déclara :

— Je pense que, vu que nous sommes voisins, ce serait peut-être plus simple de se tutoyer...

Elle fut étonnée de cette proposition, mais elle se dit qu'après tout pourquoi pas !

— Si vous... tu le souhaites !

— Parfait !

Lucie, encore désarçonnée, resta debout et lui proposa quelque chose à boire.

— Un café, si c'est possible ! répondit-il.

— Oui, je m'en occupe.

Elle se rendit à la cuisine, et pendant que le percolateur fonctionnait, elle prépara un plateau, avec la vieille porcelaine de sa grand-mère, qu'elle venait juste de nettoyer, ainsi que quelques madeleines au citron qu'elle avait cuisinées il y a deux jours. Disposées dans une vieille boîte en fer, elles avaient conservé tout leur moelleux.

Elle revint dans la salle à manger, son plateau à la main.

Quand elle y entra, elle eut de suite une étrange sensation : son corps réagit, elle perçut comme un picotement sous sa peau et une chaleur apparut – la même qu'elle avait ressentie devant le château –, puis elle se dissipa aussi soudainement qu'elle s'était manifestée.

Depuis le pas de la porte, elle distingua autour d'Alban une chose vraiment particulière : une sorte de vapeur bleue le cernait, et celle-ci se retrouvait aussi dans certains endroits de la pièce, mais ce fut très fugitif, ne durant que deux ou trois secondes. Pourtant, cela la perturba à tel point que pendant un laps de temps très court, elle ne sut quoi faire.

Qu'avait-il fait dans cette pièce pendant sa courte absence ? Car cela ne pouvait venir que de lui. Que se passait-il ? Face à cette étrangeté le doute s'installa : avait-elle vraiment vu cela ? Et que lui était-il arrivé de nouveau ?

Ce fut la voix d'Alban qui la sortit de sa torpeur :

— Ça va ? lui demanda-t-il, en se levant et en s'approchant d'elle pour lui prendre le plateau des mains, avec prévenance.

— Euh... Oui...

— Que t'est-il arrivé ?

— Je ne sais pas... Enfin...

Elle s'assit sur le canapé, où il vint la rejoindre après avoir déposé le plateau sur la table basse. Et, pour se reprendre un peu plus rapidement, elle se pencha, respira un grand coup discrètement, puis releva la tête pour le regarder : il n'y avait plus aucune trace de cette chose bizarre autour de lui. Avait-elle imaginé tout cela ? Devant l'air interrogatif et perplexe d'Alban, elle se décida à agir. Elle commença alors le service, puis lui demanda la raison de sa venue, rompant le silence, en lui tendant sa tasse.

Il prit le temps de boire quelques gorgées, avant de lui expliquer :

— Je souhaitais d'abord savoir ce que tu savais sur tes grands-parents.

— Pardon ?

— Oui, mon père m'en a un peu parlé, mais ton existence est une surprise pour nous. En effet, nous sommes voisins, mais nous ne t'avons jamais vue ici. Alors cela nous laisse un peu étonnés et curieux.

Voici donc la raison ! Cette suspicion lui semblait vraiment invraisemblable ! Et elle réagit d'abord avec virulence.

— Attends, je suis réellement leur petite-fille !

Puis elle se départit de sa réaction un peu colérique, et continua plus posément :

— Je vais tout t'expliquer. Mon père Justin Florimond, que je n'ai pas trop connu puisqu'il est mort lorsque j'avais cinq ans, était leur fils unique. Je sais que ma grand-mère l'a eu assez tard, mais je ne sais pas grand-chose sur lui. Après la mort de mon père, j'ai eu l'occasion de venir de temps en temps ici, jusqu'à à peu près mes douze ans, après ma mère s'est remariée, et je ne suis plus revenue dans cette maison. Mes grands-parents sont décédés lorsque j'ai eu quinze ans, soit très peu de temps après son mariage. Je n'ai appris que j'avais hérité de cette maison qu'il y a un an : ma mère avait déménagé, et le notaire, M. Nestus, a eu des difficultés à nous retrouver. C'est pour cela que cela a duré dix ans. Mais heureusement, quand j'ai appris cela, je n'ai pas hésité, car à cette époque je souhaitais acheter un appartement, et cette maison est arrivée au bon moment.

— Tu as bien dit M. Nestus ? questionna Alban, visiblement troublé par la réaction de Lucie.

— Pourquoi, tu le connais ?

— Oui. En effet, il gère quelques affaires de notre famille, mais il ne nous a jamais parlé de cela.

— Ah... En tout cas, j'espère avoir pu t'éclairer.

— Bien sûr, mais je souhaitais aussi savoir si...

Il fit alors une pause. Lucie s'interrogea sur la raison de cette interruption, alors elle lui demanda :

— Oui, quoi donc ?

Cette fois-ci, ce fut lui qui prit une inspiration, laissa passer un nouveau moment de silence, puis il se décida à lui poser cette question vraiment singulière :

— Enfin... Tu n'as jamais remarqué quelque chose de bizarre ici ? Des phénomènes particuliers ?

Lucie réfléchit avant de répondre. Devait-elle lui parler de ce qu'elle venait de ressentir, et des autres choses étranges qui lui étaient arrivées ? Mais elle préféra se taire, et répondit simplement :

— Non, de quel ordre ?

— Oh, rien ! Le fait de vivre dans une vieille maison doit me donner de drôles d'idées sur les demeures des autres.

— Ah, sans doute.

Il finit son café, et se leva souplement du canapé :

— Bien, je ne vais pas abuser plus de ton temps. Je devais aussi te transmettre une invitation de la part de ma mère pour dimanche à midi. Cela est-il possible ?

— Oui, pourquoi pas, mais plutôt la semaine prochaine, car j'ai un week-end prolongé à cause du quinze août, et ce dimanche ma mère vient avec mes deux demi-frère et sœur.

— Cela ne devrait pas poser de problèmes. Peut-être que tu peux me donner ton numéro de téléphone enfin que je puisse te confirmer cette date.

— Oui, bien sûr...

Lucie se dirigea vers le petit meuble à deux étagères qui supportait le téléphone fixe et dans un petit tiroir, elle prit un calepin dont elle arracha une feuille pour y écrire ses coordonnées, qu'elle lui donna. Pendant ce temps, il avait sorti d'un beau portefeuille en cuir une petite carte en bristol, avec dessus les mêmes armoiries que sur la lettre, où l'on pouvait voir son patronyme et son téléphone, écrits dans une calligraphie simple.

— Merci, lui dit-elle, allant poser celle-ci dans son calepin.

— Je te remercie aussi pour ton accueil. À bientôt donc.

Il se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit. Lucie n'eut que le temps de se rendre sur le seuil pour le voir ouvrir le portail, puis le refermer et monter

dans sa voiture. Là, après lui avoir fait un signe de la main, il démarra, puis il partit en direction de la grande demeure.

Lucie referma la porte.

Pourquoi ce départ si soudain ?

Pourquoi cette suspicion sur son nom ?

Pourquoi cette interrogation sur ce qu'elle avait pu percevoir d'étrange depuis son arrivée ?

Et puis, comment avait-il pu déposer le carton sous l'appentis sans aucune hésitation ? Elle avait oublié de lui poser cette question. Il connaissait trop bien sa maison, alors qu'il affirmait n'y être venu qu'enfant.

En fait, que savait-il qu'elle ne connaissait pas ? Car c'était bien là que cela clochait.

Dans l'immédiat, elle laissa son questionnement, n'ayant rien qui puisse lui fournir de réponse. Elle verrait plus tard, et lui demanderait alors de plus amples éclaircissements.

Elle alla se préparer des œufs au plat et une salade avec des cerneaux de noix. Ensuite elle s'installa devant un bon film à la télévision. Pour une fois qu'il y avait quelque chose d'intéressant ! Puis elle se rendit dans sa chambre.

Demain allait être une longue journée !

Mais au fond, le dimanche en quinze lui tardait aussi : elle allait pouvoir entrer dans le château ! Enfin ! À moins que cette sensation bizarre ne se réveille ! Dès lors, elle devrait fournir une explication, ou trouver un moyen d'y faire face !

Elle allait se coucher lorsque son portable, posé sur la table de nuit, se mit à sonner. Elle s'en saisit, le regarda et vit qu'un SMS lui avait été envoyé. Elle le lut avec une grande surprise :

C Alban, es-tu libre le samedi 17 aout pour un repas au  
resto

Il lui proposait un rendez-vous au restaurant avant le repas dominical avec ses parents !

Elle prit le temps de réfléchir assise sur son lit.

Et puis pourquoi pas !

Elle tapa très vite la réponse :

Oui

Et le retour ne se fit pas attendre :

Bien ! 20 h auberge du moulin, passe te chercher à 19 h  
30, à bientôt

Lucie reposa son portable et se glissa sous les draps. Décidément cet  
homme était vraiment étrange !

Elle trouva quand même rapidement le sommeil.

## Chapitre 4 : Une découverte mystérieuse

Quelques jours s'étaient écoulés, et le dimanche, Lucie avait été heureuse de revoir sa mère, et surtout les deux petits. Ils furent, avec son beau-père agréablement surpris par les travaux effectués et par leur avancée. Cela faisait près d'un mois qu'ils ne s'étaient pas vus, et Michel avait toujours autant tendance à s'inquiéter pour elle. Il semblait rassuré sur le fait qu'elle puisse vivre dans un lieu agréable. Les deux petits avaient pu jouer dehors dans le jardin, en cette belle journée estivale.

Ce jour-là, comme c'était le 15 août, Lucie ne travaillait pas, et elle décida donc de mettre à profit le beau temps pour aérer le grenier et faire du tri.

Pour y accéder, il fallait passer par un vieil escalier meunier de bois extérieur. Il était placé le long du mur de la maison, sous une sorte d'appentis qui servait de réserve à bois. Un peu bringuebalant, il valait mieux éviter de s'appuyer à sa rambarde charaçonnée, mais encore assez solide. On y entrait par une porte faite de planches grossières, qui fermait juste par un vieux verrou. Mais Lucie, par sécurité, avait installé une serrure, dès qu'elle avait habité la maison, et même si elle se doutait qu'il ne devait pas y avoir grand-chose de précieux à dérober, elle se sentait plus rassurée.

Elle fit glisser le verrou hors de la gâche, après avoir donné un tour de clé dans la serrure moderne, puis elle poussa la vieille porte qui était quand même bien lourde et grinçante sur ses gonds. Une fois entré dedans,

c'était un enchevêtrement complexe de vieilles chaises en pailles – la plupart cassées ou à rempailler –, de vieux mobiliers divers, de bibelots, de papiers et de journaux... Proche de la porte, il y avait une table à laquelle il manquait un pied. Puis elle vit deux vieilles tables de nuit poussiéreuses, mais qui étaient encore dans un état assez correct, et elle décida aussitôt de les descendre, pensant que l'une pourrait faire un petit meuble pour le téléphone car non seulement elle était constituée de deux tiroirs, un grand et un petit en décalage sur le dessus, mais aussi beaucoup plus jolie que son meuble étagère noir en mélaminé qu'elle possédait déjà. L'autre serait une sorte de vide-poche pour mettre à côté de la porte d'entrée, afin qu'elle puisse y poser ses clés qu'elle cherchait toujours ! Elle alla les mettre en bas de l'escalier, puis remonta.

Après avoir dégagé une pile de vieilles caisses en bois remplies de poussières et de toiles d'araignées, ainsi que de vieux magazines, elle aperçut alors deux malles en bois anciennes, et une cantine de fer. Encore des objets qui pouvaient retrouver une utilité une fois nettoyés ou repeints ! Elle les déplaça très légèrement, et elle put enfin accéder aux quatre petites fenêtres carrées qui permettaient d'éclairer cette pièce qui couvrait tout le haut de la maison, en enlevant au fur et à mesure les objets qui se trouvaient devant. Elle les ouvrit les unes après les autres, ainsi que les volets, mais cela se révéla assez difficile, car le bois avait travaillé, sans compter les toiles d'araignées qui y abondaient ! Puis elle s'installa un instant sur un vieux tabouret bancal, après l'avoir un peu épousseté, devant l'une des ouvertures qui donnaient sur le jardin à l'arrière, et elle s'absorba dans la vue du paysage, non sans avoir enlevé le travail des occupantes arachnéennes qui obturaient la vitre !

De là-haut, on pouvait voir très loin, mais ce qui attira inexorablement son regard, ce fut la grande maison. Ce vieux château était bien visible au-dessus du bois qu'elle avait eu l'occasion de traverser, et il y avait surtout ses habitants qu'elle trouvait de plus en plus mystérieux !

Cette maison semblait immense vue de chez elle. Sur cette colline, elle ressemblait à un rocher posé sur une île isolée au milieu de la campagne environnante. Il y avait une tour du côté droit, au style très moyenâgeux, avec ses créneaux et ses petites ouvertures, et un grand bâtiment central qui avait un style beaucoup plus XVIIème, avec une grande toiture d'ardoise. Un mélange de passé et d'avenir un peu déconcertant. Elle était en parfait état : en pierre de taille, on avait parfois l'impression que le soleil se reflétait sur la blancheur des murs de la façade, en plus des

carreaux ou des vitraux des fenêtres qui projetaient un éclat particulier suivant leurs couleurs. En fait, c'était une demeure fascinante, non seulement à cause du mélange architectural, qui constituait comme un puzzle des différentes époques, mais aussi par le grand parc qui l'entourait. Il y avait aussi sur le flanc gauche, dans un coin de la cour d'honneur gravillonnée – elle se rappelait être passée devant quand elle s'était dirigée vers la très haute porte d'entrée – une petite chapelle restaurée depuis peu, du moins l'extérieur, avec des vitraux qui vus de son grenier paraissaient très riches en couleur, et un petit clocher de style roman.

Elle savait que sa maison était une ancienne dépendance, achetée par ses grands-parents, lorsque le propriétaire du château, à l'époque, avait fait le choix de se dessaisir des bâtiments les plus excentrés de l'immense propriété, et qui étaient devenus inutiles, afin de faciliter un entretien plus aisé et d'en diminuer les coûts. Elle avait aussi appris qu'il avait conservé quelques bâtiments telles que l'écurie, deux granges, et naturellement la grande maison, mais elle ne pouvait pas les voir de là où elle était, car ils devaient se trouver derrière, ou plus au fond de la propriété.

Plongée dans cette observation, son esprit dérivait plus particulièrement sur un des ses habitants plus particulièrement : elle ne comprenait vraiment pas le sens de l'invitation de la mère d'Alban, et surtout la sienne. De plus, pourquoi s'intéressait-il à elle ? Elle connaissait sa réputation. C'était un séducteur, et là elle ne voulait pas du tout connaître ce genre d'homme. Il n'était pas pour elle : reproduire le schéma de la pauvre bibliothécaire et du riche jeune homme vivant de ses rentes !!!! Et puis, elle était vraiment sûre d'une chose : avec cet homme, elle allait souffrir. Elle ne voulait pas connaître cette humiliation une autre fois, pas maintenant qu'elle avait la vie qu'elle voulait. Mais elle décida quand même d'aller à ce rendez-vous : un repas dans un restaurant aussi prestigieux, cela ne se refusait pas, à condition bien sûr qu'il ne se soit pas mépris sur ses intentions. Elle ne ressemblait pas à ces autres femmes qu'il avait sans doute l'habitude de côtoyer.

Enfin... Elle verrait bien samedi soir !

Comme l'heure du déjeuner était arrivée, elle redescendit, en laissant tout ouvert, même la porte. Un grand courant d'air ne nuirait pas à ce lieu qui avait vraiment besoin d'être aéré en profondeur, et tant pis si cela ne plaisait pas aux araignées, elles n'auraient qu'à aller faire leur toiles ailleurs !

Une fois dans la cuisine, elle prit un repas rapide, puis, au moment le plus chaud de la journée, elle s'accorda un court laps de temps de détente avec un peu de lecture, étendue sur le canapé, les volets entrebâillés pour laisser passer juste assez de lumière.

Ensuite, elle retourna à son rangement, en regardant cette fois-ci plus attentivement le contenu de chaque malle : elle y trouva des vieux vêtements qu'elle déposa sur le plancher, mais aussi dans le fond des documents anciens, qui l'interpellèrent par leur étrangeté, et elle se mit à les observer avec attention, profitant de la lumière passant par les fenêtres ouvertes, et les levant dans cette direction.

Ils étaient rédigés sur une sorte de papier parcheminé très épais, d'une couleur beige, dans une calligraphie très belle et très ancienne, mais ce n'était pas seulement cela qui avait retenu son attention : il y avait surtout des symboles assez mystérieux, et la graphie était vraiment originale, avec des lettres rondes, qui finissaient souvent sur une boucle très ouvragée. Que faisaient de tels documents dans cette malle ?

Elle s'assit par terre, après s'être rapprochée d'une des fenêtres pour mieux les examiner à la lumière du jour : l'encre brillait au soleil, comme si les pigments qui la constituaient étaient enrichis d'or ou d'autres matériaux étincelants, apportant une vie à ces vieilles pages enfermées depuis sans doute très longtemps. Les couleurs de certains schémas – incompréhensibles pour elle – ou des dessins, très proches des enluminures moyenâgeuses, étaient pleines de vivacité, comme s'ils venaient juste d'être tracés. Ces reproductions d'objets, d'après ce qu'elle crut comprendre, étaient d'une grande exactitude pour certaines, d'autres très proches d'un dessin enfantin. Malgré cette inégalité de traitement ou de travail, il y avait une grande richesse dans ces documents qui ne pouvaient que fasciner la bibliothécaire qu'elle était.

Mais Lucie n'arrivait vraiment pas à reconnaître cette écriture, et elle se promit, lorsqu'elle reprendrait le travail lundi, puisqu'elle avait eu droit à un long week-end, de chercher dans les livres ou sur les données de l'ordinateur de la bibliothèque des éléments qui lui permettraient de la comprendre, ou du moins de lui donner un nom qui pourrait faciliter des recherches beaucoup plus poussées.

Elle les mit de côté, puis regarda dans le fond de l'autre malle : il s'y trouvait des vieux livres, à la couverture en cuir usé, aux titres effacés par le temps, et avec des symboles mystérieux, ainsi que le même papier que les documents, sur lesquels elle retrouva des signes similaires et aussi

étranges, et une écriture semblable dès les premières pages. Elle alla prendre une vieille caisse en bois qu'elle avait vue dans un coin – retournée, elle était exempte de poussière –, dans laquelle elle plaça toutes ces trouvailles afin de les descendre plus commodément, et de pouvoir les observer sous une lumière meilleure, en amorçant déjà des recherches sur internet.

Enfin, elle regarda dans l'ancienne cantine en fer. Là, ce fut des objets plutôt insolites qu'elle y découvrit, emballés dans un simple papier journal, mais à la date remontant au siècle dernier. Elle préféra les laisser dedans, les gardant en mémoire pour sa recherche : elle pourrait toujours revenir les chercher un peu plus tard. Elle referma les fenêtres, prit la caisse contenant les papiers dans ses bras, puis donna un tour de clef à la porte, et descendit l'escalier précautionneusement, gênée par son lourd chargement. Une fois en bas, elle alla poser la caisse sur la table de la cuisine, puis se dirigea vers sa chambre, afin d'y prendre son ordinateur portable, et elle revint s'installer à la table de la cuisine.

Grâce à ses recherches, elle apprit que les objets découverts étaient anciens, et servaient autrefois pour les préparations pharmaceutiques des apothicaires. Mais ils avaient aussi des emplois beaucoup plus sombres qu'elle put comprendre par des articles renvoyant à la sorcellerie, ou à l'alchimie. Les images qu'elle faisait défiler à l'écran la plongeaient dans une incompréhension totale.

Que faisaient de tels objets dans le grenier de ses grands-parents ? D'où venaient-ils ? Qui les avait déposés là ?

De plus, d'après ce qu'elle avait pu voir, ils étaient tous en très bon état, pas de fissures, de poussières, de traces... Le mortier en pierre et son pilon ne portaient aucunes éraflures, les deux pots en fer vides n'étaient pas du tout cabossés. À part ces objets, il y avait aussi deux bougeoirs, dont un soucoupe, en fonte, où elle avait remarqué la présence d'une gravure qui ressemblait étrangement au même dragon que celui de la cheminée du salon.

Et ces documents à l'écriture si déconcertante...

Elle arrêta sa recherche au bout de deux heures, dîna, puis elle ralluma son ordinateur. Mais à la fin de deux nouvelles heures de recherche, elle n'était pas plus avancée : elle n'avait toujours pas trouvé quelle était cette écriture si singulière, mais, par contre, elle était tombée sur des indices qui rendaient cette trouvaille encore plus mystérieuse.

Pour ce qui concernait les symboles, elle avait reconnu beaucoup de signes cabalistiques, avec des dessins renvoyant au temps et à d'autres éléments incompréhensibles : il y avait souvent une croix à cinq branches, la pointe en haut, nommée pentacle, placée sur le haut de plusieurs pages ou sur des feuillets volants, signifiant une protection contre le mal, d'après ce qu'elle put apprendre en naviguant. Elle fut capable de reconnaître un schéma reproduisant d'une façon singulière, sans doute propre au scripteur, le cycle lunaire : le soleil y jouait par contre un rôle qu'elle n'arrivait pas à expliquer. De même, il lui sembla remarquer la présence de signes renvoyant à l'astrologie. Il y avait aussi des lettres majuscules de l'alphabet grec qu'elle reconnut, mais qui ne semblaient pas avoir le sens habituel dans ce contexte. En fait, cette écriture paraissait être un mélange de beaucoup d'autres, comme un code créé de toute pièce par un érudit d'une autre époque, mais dont la clé était très difficile à retrouver. Pourtant, tout cela devait bien avoir un sens !

Il fallait vraiment qu'elle regarde dans les logiciels de la bibliothèque, car elle n'avait sans doute pas en mains les documents nécessaires pour comprendre tout cela.

Néanmoins, inexplicablement, plus elle regardait cette écriture de près, plus il lui semblait la connaître, voire même la reconnaître. Elle ne l'avait pourtant jamais vue avant, mais il y avait quelque chose en elle qui lui disait que c'était un élément familier.

La même chose qui lui avait fait comprendre qu'elle ne devait pas rentrer chez les d'Astérie...

Mais cette impression commença à disparaître au fur et à mesure que la fatigue se fit sentir, et son attention ne fut plus aussi soutenue. Elle rangea les documents dans la caisse qu'elle posa dans un coin du salon, puis elle éteignit son ordinateur, et elle partit se doucher pour se nettoyer de toute la poussière. Sous la douche tiède, elle pensa encore à ces documents. Il y avait vraiment là quelque chose d'étrange, et connaissant ses grands-parents qui étaient loin d'être des gens farfelus, mais qui avaient toujours eu les pieds sur terre, ils n'étaient pas dans cette maison par hasard.

Elle sortit de la douche, et la vapeur de la pièce la réconforta. Elle se prépara pour la nuit, puis alla se coucher, avec cette idée en tête : il fallait qu'elle résolve ce mystère, qu'elle sache ce qui se passait derrière, qu'elle découvre pourquoi elle avait toutes ces sensations qui apparaissaient en elle depuis quelque temps, pourquoi ce sentiment de déjà vu face à cette

écriture, et enfin pourquoi cette représentation de dragon revenait-elle aussi souvent dans cette maison ?

Cela faisait beaucoup de réponses à trouver, et ces quelques derniers jours s'étaient révélés très intenses émotionnellement et physiquement. Il y avait cette certitude qui se faisait de plus en plus présente, comme s'il allait se passer un événement qui devait bouleverser sa vie...

Non, elle se montait sans doute le bourrichon, comme dirait sa grand-mère maternelle, mais tout était si étrange depuis quelque temps !

Enfin une bonne nuit de sommeil lui rendrait les idées plus claires, demain serait un autre jour, comme disait si souvent son grand-père !

Oui, en effet, il était vraiment temps d'aller dormir !

## Chapitre 5 : Une promenade

Le lendemain, après une nuit reposante, Lucie décida d'aller effectuer une promenade pour explorer l'autre côté de la route, et surtout pour profiter du beau temps, avant une journée qui s'annonçait longue, car elle avait beaucoup de choses à faire en perspective ! Elle devait reprendre son rangement et son tri, sinon des travaux de peintures, ou encore elle avait aussi la possibilité de commencer à nettoyer les meubles en bon état qu'elle avait trouvés hier. Autant se changer un peu les idées !

Après un thé et un morceau de brioche vite avalé, elle plaça un morceau de poulet à dégeler dans l'évier, pour le repas de midi, puis elle alla se préparer, enfila un vieux jean et une blouse bleue à manches longues, elle attacha ses longs cheveux châtain en queue-de-cheval, puis attrapa un chapeau de paille. Ensuite elle ferma la porte, cacha la clef sous une petite aspérité dissimulée derrière une jardinière de géraniums, et elle sortit par le portail, se contentant de le pousser. Elle traversa la route pour se rendre vers les champs d'en face.

En ce vendredi matin tout était calme et paisible. Personne ne travaillait encore, du moins aux alentours.

Elle marcha tranquillement le long des sentiers et des chemins de terre, à l'herbe sèche, entourés par les fleurs qui poussaient au bord des fossés – marguerites, coquelicots, boutons d'or et autres qui égayaient ce tableau –, et des champs de blés qui ondulaient sous la légère brise matinale. Les parcelles de vignes, à la végétation d'un beau vert soutenu, avec leurs

petites taches rouges qui apparaissaient, étaient prometteuses pour le futur.

Elle arriva jusqu'à un petit bois rempli de fougères de toutes tailles, aux arbres resserrés. Il y faisait frais et assez sombre, malgré les interstices entre les feuilles où se glissaient les rayons du soleil. Les seuls bruits étaient ceux du chant des oiseaux, de leurs chamailleries dans les arbres, ou encore celui de ses propres pas...

Tout à coup, ce fut le silence complet, et elle entendit le bruit d'une branche cassée derrière elle. Elle se retourna afin de voir qui était la personne matinale qui avait comme elle souhaité se promener avant la chaleur de la journée annoncée.

La jeune femme ne vit rien : elle pensa que ce pouvait être un petit animal, car elle savait que dans ce coin il y avait des écureuils et des mulots en grand nombre.

Elle continua, mais soudainement et inexplicablement, elle eut le sentiment d'être observée et suivie. Elle ressentit en elle le même phénomène que devant la grande porte des d'Astérie : la chaleur cherchait à se diffuser dans son corps. Inconsciemment, elle comprit que c'était le signal d'un danger imminent, et elle se fia alors à son instinct. Elle fit semblant de vouloir arranger la bride de sa sandale, et en se penchant, elle en profita pour regarder derrière elle.

Elle aperçut une forme indistincte qui passa très rapidement derrière un arbre, puis une autre forme disparut à son tour tout aussi fugacement. Il y eut même un éclair bleu à un moment : sans doute les vêtements qu'ils portaient...

Et elle sentit la panique affluer : elle était seule dans un bois qu'elle ne connaissait pas, et ayant juste voulu s'y promener, elle se trouvait face à une situation assez angoissante. Il y avait deux personnes qu'elle n'arrivait pas à distinguer convenablement qui la suivaient...

Elle réfléchit, tout en continuant sa progression : il ne fallait surtout pas qu'ils puissent deviner qu'elle les avait vus, et ne rien modifier dans son comportement, faire attention à ses mouvements... Et d'abord, il était nécessaire qu'elle pense à sa respiration... Elle essaya de la contrôler du mieux qu'elle le pouvait. Puis elle regarda attentivement où elle se trouvait : elle aperçut très distinctement la tour du château se profiler entre les arbres, assez proche. Elle choisit donc de se diriger vers là, comprenant qu'elle devait être sur le chemin que l'on pouvait voir déboucher à côté du grand portail du domaine, c'est-à-dire pas très loin de

chez elle. Elle avait dû avancer en arc de cercle, et était revenue à proximité de sa maison. Donc, tout allait bien : elle n'était pas dans un lieu inconnu, mais elle avait des éléments auxquels se raccrocher...

Elle accéléra un peu sa marche, mais pas trop afin de ne pas faire comprendre ses intentions à ses poursuivants : de toute façon, pour le moment, ils ne faisaient que la suivre, et la chaleur en elle s'était stabilisée. Dans son avancée, elle tâcha de toujours emprunter les endroits lumineux, car elle avait remarqué que les hommes qui se trouvaient derrière elle, restaient constamment dans l'ombre, cherchant à se cacher, afin sans doute qu'elle ne les reconnaisse pas.

Elle continua donc. Autour d'elle, la lumière augmentait progressivement, et le bois diminuait en densité pour laisser place finalement à une grande prairie d'un vert enchanteur, lumineuse et rassurante. Se retournant discrètement, elle put s'apercevoir que les hommes ne la suivaient plus, elle allongea alors le pas pour se retrouver là où elle l'avait espéré.

Elle était bien devant le portail des d'Astérie : c'était la première fois qu'elle pouvait le voir de près, et malgré son inquiétude encore très présente, elle en profita pour l'observer. Lorsqu'elle s'était rendue chez eux, elle était passée par le parc, et elle n'avait pas eu l'occasion de venir jusque là, elle ne l'avait aperçu que de loin. Cette activité lui permit de se reprendre, et surtout de vérifier que ces personnes ne se trouvaient vraiment plus à sa suite. Dans cette intention, elle regarda derrière elle et ne vit plus rien. Avec soulagement, elle respira un grand coup, et observa mieux les détails de ce portail car il se révélait aussi complexe et orné que la grande porte d'entrée du château.

Il était vraiment singulier : au sein d'une grande armature de fer, des cercles de toutes tailles s'entrelaçaient. Le dessin était si bien réalisé que l'on ne semblait pas en voir la fin, comme un signe infini qui se répétait sans cesse. Sa ferronnerie était vraiment très ouvragée, avec un fer d'une grande épaisseur, et sans doute très ancien. Sur le haut, elle put apercevoir huit oiseaux dans différentes positions : sur le point de s'envoler, posé... C'était vraiment très beau à voir : aucun n'était pareil à un autre. En fait, ils lui rappelaient ceux qu'elle avait pu voir sur la grande porte principale : il faudrait qu'elle demande à Alban la raison de cette ressemblance, et, évidemment, pourquoi des oiseaux.

Autre fait notable : il n'y avait aucune serrure. Les deux pans étaient simplement fermés, seul un verrou bloquait la porte par derrière. Il n'était

pas automatique, enfin elle ne voyait rien autour qui puisse le signaler. Elle ne nota pas non plus la présence d'un boîtier qui permettait de s'annoncer, ou encore d'une caméra : aucun système qui puisse favoriser une quelconque identification. Ce portail se trouvait très loin de l'entrée principale, le chemin gravillonné, qui en partait, était bordé de rosier et d'arbustes assez hauts pour gêner une vision. Alors comment faisaient-ils pour entrer et sortir par là ? Comment faisaient-ils pour savoir que quelqu'un venait ? Elle était certaine de l'avoir vu, de chez elle, s'ouvrir parfois, comme obéissant à un ordre extérieur, suivant qui se trouvait devant. Sans doute y avait-il un système beaucoup plus perfectionné que ceux qu'elle pouvait connaître. Mais cela ne faisait que rajouter à son caractère curieux et à renforcer le mystère de cette famille.

Tout chez ses voisins lui semblait réellement bizarre. Et l'invitation d'Alban était un moyen commode pour assouvir sa curiosité.

Elle avait déjà pu apercevoir leurs véhicules, puisqu'ils étaient obligés de passer devant sa maison, étant donné que c'était la seule route qui menait chez eux : deux voitures de sports, dont une appartenant à Alban, comme elle avait pu le voir quand il était venu le soir précédent, un grand 4X4 marron foncé et une Mercedes noire assez spacieuse. La plupart de ces moyens de transport assez luxueux avaient des vitres teintées : elle n'avait donc pas encore pu voir le visage des autres résidents de la vaste maison.

Elle reprit son observation, et vit que de chaque côté du portail se trouvait un mur de pierres assez haut. On ne pouvait apercevoir que le bâtiment principal – le chemin serpentant jusque là –, avec une grande pelouse devant : c'était grâce à elle qu'elle pouvait voir la maison du haut de la fenêtre de son grenier. Le reste semblait comme noyé par le parc arboré qui l'entourait, et elle savait maintenant que, derrière, la propriété était encore plus grande, avec le lac et le bois adjacent.

Enfin, elle se détourna de cette vue pour descendre la route bitumée et se rendre chez elle. Mais là, elle avança vite, se demandant ce qu'elle allait trouver une fois à destination, guidée par une sorte de pressentiment. Après tout, ces hommes savaient peut-être où elle vivait et sa maison était assez isolée, elle ne pouvait pas non plus ignorer cela. Si seulement, elle avait fait suivre son portable ! Au bout de cinq cent mètres de marche sur la route, elle arriva devant son portail qu'elle ouvrit doucement, et, de là, elle put se rendre compte que sa porte n'était pas ouverte. Pourtant elle

avait une étrange sensation au creux du ventre, qui ne renvoyait pas seulement à de la peur : la chaleur s'était de nouveau réveillée.

Il y avait quelque temps, elle avait eu l'occasion de faire du jardinage dans les bordures à coté du grillage qui clôturait son devant de porte, elle avait alors laissé adossée au grand tilleul une bêche. Au cas où, elle s'en saisit, puis elle s'avança vers la porte d'entrée, parcourant rapidement la distance entre le portail et cette dernière. Ensuite, elle se pencha précautionneusement pour prendre la clé dans sa cachette : rien n'avait bougé, et elle s'y trouvait toujours. Elle ouvrit sa porte, et là, la chaleur disparut aussi soudainement qu'elle était arrivée : elle comprit alors que tout danger était parti.

Mais que s'était-il passé ?

Ces hommes étaient probablement arrivés devant son portail, et celui étant juste poussé, ils avaient peut-être tenté de pénétrer plus à l'intérieur, mais ils n'avaient pas pu aller plus loin : qu'est-ce qui les avait empêché ?

Enfin, elle se faisait sans doute beaucoup trop d'idées, encore bouleversée par ce qui lui était arrivée. Néanmoins, elle se dit aussi qu'elle avait bien fait de s'arrêter un moment devant le grand portail de ses voisins, ce qui avait probablement évité une autre rencontre qui aurait pu être plus grave. Enfin, elle se demanda ce qu'était cette chaleur qui se diffusait ainsi en elle et qui semblait survenir à chaque fois qu'il y avait un danger. D'où venait-elle ? Qu'est-ce qui la produisait ?

Elle était incapable de répondre à ces questions. Et d'ailleurs aurait-elle un jour des réponses ? Cela ne se reproduirait peut-être plus jamais ! Il fallait qu'elle reprenne pied dans la réalité.

Elle se dirigea vers la cuisine, prenant attention avant de bien refermer la porte avec un tour de clé, et, pour se distraire de cet épisode, elle prépara son repas, puis, pendant que la viande cuisait dans le four, elle se mit à faire de la peinture dans la chambre d'ami.

En fait, il s'agissait de l'ancienne chambre de ses grands-parents, puisqu'elle avait préféré s'installer dans celle de son père, car elle y logeait déjà lorsqu'elle était enfant. De plus cette pièce était pourvue d'une fenêtre qui donnait sur la campagne, et était très lumineuse – celle de ses grands-parents ne disposant que de deux ouvertures beaucoup plus petites, en partie occultées par des arbustes –, et surtout il n'y avait aucun arbre devant, seulement des fleurs. Elle l'avait repeinte en beige, et y avait placé son lit. Son père dormait dans un vieux lit en fer qui avait tendance à grincer à chaque mouvement, elle l'avait donc démonté et mis dans la

pièce adjacente qui servait à tout : elle y avait installé sa machine à laver, une étagère remplie de conserves et de bocaux. Elle n'avait conservé des affaires paternelles que le bureau en bois très solide rempli de tiroirs de chaque côté et qui était devenu un meuble de rangement pour ses activités manuelles, ainsi que la grande armoire de chêne, au bois sombre, très solide. C'était aussi des souvenirs ! Et puis, elle était toujours surprise du caractère impersonnel de cette pièce : à croire que son père n'y avait jamais passé son enfance !

Ce père qu'elle avait si peu connu, mort trop tôt, dont elle avait des souvenirs étrangement flous : ses yeux verts dont elle avait hérité, une haute stature...

Sa mère n'avait jamais voulu lui dire de quoi il était décédé, et quand elle en parlait à sa grand-mère, celle-ci ne répondait rien non plus, tournant la tête et poussant un grand soupir. En fait, avec le temps, elle avait renoncé à savoir la vérité, attendant le moment où sa mère se sentirait prête à tout lui expliquer, car elle savait que, malgré son remariage avec Michel et la naissance de Léa et de Mathieu, elle n'avait jamais oublié son père.

Encore un secret !

Décidément, il y avait beaucoup trop de secrets dans cette famille !

Elle secoua la tête et se replongea dans son activité, tachant de se concentrer uniquement dessus cette action répétitive.

Avant d'aller manger, elle avait eu le temps de peindre un pan de mur. Cette peinture marron très claire, presque écru, était vraiment très belle une fois posée. Elle rendait la pièce plus lumineuse avec son aspect satiné ! Elle s'attabla rapidement, puis revint à son travail jusqu'à environ sept heures du soir, s'étant juste accordé une pause pour boire un thé avec quelques biscuits au milieu de l'après-midi. Un peu fatiguée, avant de prendre son dîner, elle alla s'allonger dans sa chambre.